

L'EMPLOI DU PRONOM *ON* EN FRANÇAIS MODERNE

NIJOLÈ REGINA TEIBERIENÈ

Pour exprimer un sujet indéterminé ou quand on veut, pour une raison quelconque, taire le nom exact de la personne qui assume le rôle du sujet, on a recours au pronom personnel indéfini **on**.

On représente le nominatif latin **homo**, développé en position atone. Ancien cas sujet du nom **homme**, il a pris peu à peu un sens indéterminé.

Le pronom **on** est régulièrement de la troisième personne du masculin singulier et ne s'emploie que comme sujet. Il sert à désigner, d'une manière générale, une ou plusieurs personnes, ce qui est conforme à son origine.

On est surtout anonyme: il ne désigne pas nécessairement une personne inconnue au sujet ou aux deux interlocuteurs à la fois. Il marque toute personne qu'on évite de nommer ou dont on ne veut pas révéler l'identité. Par cela, **on** s'oppose à **il** qui exprime toujours quelque chose de bien déterminé.

Dans l'anonymat de l'indéfini **on** l'usager peut englober sa propre personne, celle de l'interlocuteur ou celle des tiers. C'est ainsi qu'il existe, d'après E. Référovskaja et A. Vassiliéva, un **on** exclusif et un **on** inclusif (Référovskaja, 150). **On** est exclusif lorsqu'il exclut la notion de la deuxième personne. Par exemple:

1. Nicolas et moi, **on** ne trouvait même rien à se dire (Rochefort, 62).
On = moi et lui.

On est inclusif quand il inclut la notion de la deuxième personne. Par exemple:

2. Est-ce que tu avais remarqué que c'est toujours dans le même sens que l'**on** remarque les choses? (Duras, 47). **On** = toi et moi.

Ce qui est d'intéressant c'est l'emploi de l'article le devant **on**. Dans l'ancien français, en tant que nom, **on** était souvent précédé de l'article l'. Devenu pronom, il a conservé la faculté de prendre cet article. Cette forme l'**on** se

rencontrait autrefois derrière ou devant le verbe, lorsque celui-ci se terminait par une voyelle: **ira-l'on**? Mais depuis le XVII^e siècle, on voit apparaître dans ce cas un **t** analogique de: **est-on? voit-on? vient-on?** c'est-à-dire, avec des verbes dont la troisième personne se termine en **t**, peu nombreux, mais très employés. De là: **va-t-on jouer**? Ce **t** était prononcé depuis le XVI^e siècle, mais on ne l'imprimait pas. A **aime-on** a ainsi succédé **aime-t-on**, qui commença à s'écrire seulement au XVII^e siècle (Brunot, 275). Selon une règle traditionnelle des grammaires, l'**on** est demandé, pour l'euphonie, après **et, ou, où, qui, que, quoi, si**, parfois après **lorsque**. Pourtant M. Grevisse indique que, en fait, les auteurs en usent assez librement, soit qu'ils mettent le simple **on** là où la "règle" demanderait l'**on**, soit qu'ils emploient l'**on** après d'autres mots que ceux que la "règle" indique. Ils l'emploient parfois, sans aucune raison d'euphonie, après un mot terminé par une consonne articulée ou par un **e** muet, ou encore (comme on faisait fréquemment à l'époque classique) en tête d'une phrase ou d'un membre de phrase (Grevisse, 493): **On vient** (Molière).

Comme **on** marque toujours une ou plusieurs personnes ou l'**homme** (les hommes) en général, il renvoie à un sujet indéterminé ou généralisé. Ce sont deux valeurs principales de **on**. Si nous disons **on vous cherche**, le sujet de la proposition est présenté comme indéterminé; cela veut dire **quelqu'un vous cherche**. G. Mauger dit, d'ailleurs, que **on** comme sujet est l'équivalent de **quelqu'un** (Mauger, 152). **On** peut avoir aussi un sens très généralisé, surtout dans les proverbes, les sentences générales et les maximes, par exemple, dans **on ne peut pas vivre sans manger**, le sujet du verbe c'est l'**homme** en général. Prenons quelques proverbes français:

1. Pas-à-pas **on** va loin.
2. **On** apprend à tout âge.
3. Ce qu'**on** apprend au berceau dure jusqu'au tombeau.
4. **On** revient toujours à ses premiers amours.
5. Au besoin **on** connaît l'ami.
6. **On** ne badine pas avec l'amour.

Dans tous ces cas, le pronom **on** a le sens de l'**homme** en général. **On** peut être partout remplacé par l'**homme** au singulier ou au pluriel, aussi bien que

par le pronom personnel nous (**nous** = tous les hommes en général, n'importe qui).

L'emploi de **on** comme sujet généralisé est très fréquent aussi dans les oeuvres littéraires des auteurs classiques et modernes et surtout dans le langage parlé de nos jours.

Prenons un exemple de Guy de Maupassant:

1. Elle répondit, avec un peu d'impatience:

Quand **on** n'est pas sûr de donner assez, **on** donne trop (Maupassant, 63).

On = l'homme.

Ici la valeur de **on** est généralisée au plus haut degré. Cependant la notion de l'homme parfois peut être plus restreinte, par exemple:

2. **On** le rencontrait maintenant faisant de longues courses solitaires, à pas allongés, avec un air exalté (Maupassant, 153). **On** = les hommes.

Il s'agit dans cette phrase non pas de tous les hommes en général, mais seulement des habitants de la région où se passe l'action du roman "Une vie".

Nous retrouvons la même valeur du **on** dans le français parlé de nos jours, dans les dialogues des pièces et des scénarios des auteurs modernes:

3. Ici, à Hiroshima, **on** ne se moque pas des films sur la paix (Duras, 66).

On = les gens en général, autrement dit.

On englobe ici la notion des habitants d'Hiroshima. Ou bien dans:

4. **On** chante la Marseillaise dans toute la ville (Duras, 97). **On** = tout le monde, toute la ville. **On** désigne un ensemble des personnes.

Et dans les phrases, comme celles-ci:

5. **On** se rencontre partout dans le monde (Duras, 9) ou.

6. Eh bien, parce qu'un artiste a plus de droits qu'un autre, tout le monde le sait, **on** lui passe plus de choses (Camus, 146). Le pronom **on** a de nouveau sa valeur la plus généralisante, celle de l'homme ou des hommes en général.

Comme nous avons déjà mentionné plus haut, **on** peut désigner aussi une personne indéterminée. Par exemple:

1. Sans qu'elle eût entendu monter l'escalier, **on** frappe trois coups légers contre sa porte (Maupassant, 56). **On** = quelqu'un.

Dans des cas pareils **on** marque personne inconnue au sujet parlant ou écoutant ou aux deux interlocuteurs à la fois. Cependant sa valeur peut être plus restreinte, c'est-à-dire, il peut désigner d'une manière imprécise une personne déterminée qui fait partie d'un groupe de personnes dont il est question dans le contexte. Par exemple:

2. Mais la boîte aux pistolets gênait tout le monde, surtout Duroy, qui eût préféré ne pas la voir. **On** essaya de la placer derrière le dos, elle cassait les reins; puis **on** la mit debout entre Rival et Boisrenard; elle tombait tout le temps. **On** finit par la glisser sous les pieds (Maupassant, 113). **On** = quelqu'un de ceux qui s'y trouvaient.

On a ici recours au pronom **on** indéterminé parce que l'identité de la personne qui accomplit l'action n'a aucune importance, c'est seulement l'action même qui importe.

Nous pouvons observer souvent cet emploi du **on** dans les oeuvres des auteurs modernes:

3. Des cameramens s'éloignent... **On** défait les tribunes. **On** décroche les banderoles (Duras, 13). **On** = n'importe qui de ceux qui s'occupe du tournage du film.

Et dans la langue parlée on dit:

4. Je suis restée près de son corps toute la journée et puis toute la nuit suivante. Le lendemain matin **on** est venu le ramasser et **on** l'a mis dans un camion (Duras, 99). **On** = quelqu'un des soldats ou de la police. Donc, **on** a ici la valeur du pronom indéfini **quelqu'un** et peut être aussi bien remplacé par la forme passive du verbe, c'est-à-dire ce qui importe pour l'héroïne c'est ce que le corps de son amant a été ramassé et a été emporté, et ceux qui ont commis cette action ne l'intéressent pas du tout.

Dans les phrases:

5. **On** vient de tourner un film édifiant sur la Paix (Duras, 14) l'auteur veut attirer notre attention sur ce fait qu'un film édifiant sur la Paix vient d'être tourné et il ne tient pas à nous révéler l'identité du réalisateur de ce film.

Ou bien dans l'exemple:

6. – Est-ce qu'on va garder l'éclairage réduit pendant toute la peste? dit Mme Rieux (Camus, 194). = Est-ce que l'éclairage sera réduit pendant toute la peste? Le pronom **on** qui assume le rôle du sujet est aussi dépourvu de tout poids sémantique et n'a aucune importance.

Donc, nous observons dans la valeur du **on** le même processus du particulier (indéterminé) à l'universel (général) qui est propre aussi à l'article français.

Nous voyons que le contexte joue un grand rôle dans la détermination de la valeur du pronom **on** (voir l'exemple 2). Dans de tels cas, c'est-à-dire, quand il est clair de la situation qu'il s'agit des personnes qui y prennent part **on** devient équivalent du pronom personnel **ils**. Par exemple:

1. Et **on** parla d'autres choses. Quand **on** passa dans le salon, après avoir pris le café, le prêtre demanda la permission de faire un tour dans le jardin (Maupassant, 32). **On** = ils.

On désigne ici les personnes déterminées dont il est question dans le contexte. Cette valeur est généralisante, mais beaucoup moins que celle des maximes ou proverbes. La forme du pronom **ils** est beaucoup plus concrète et le pronom **on** est plus évasif. D'après A. Doppagne, le remplacement de la troisième personne du pluriel par **on** est le résultat d'un glissement facile et courant sur lequel il n'y guère lieu d'insister (Doppagne, 159).

La troisième personne du singulier (masculin ou féminin) se prête plus naturellement à l'échange puisque **on** est un pronom de la troisième personne. **On** rencontre des exemples pareils déjà au XVII^e siècle. Par exemple, Elmire voyant arriver Tartuffe, dit à son mari caché sous la table:

On vient. Tenez-vous, et gardez de paraître (Molière, emprunté à Doppagne, 158). **On** = il. Ce **on** c'est Tartuffe: lui seul est attendu. **On** rejoint ici le sens étymologique: l'**homme** en question arrive, voici notre homme.

On a recours au pronom **on** chaque fois qu'il s'agit des personnes auxquelles tout le monde pense, mais qu'on ne veut pas nommer, ou lorsqu'on désire donner à la conversation un ton confidentiel, faire des allusions, etc.

Toujours est-il qu'en français moderne **on** se substitue à tous les pronoms personnels (sans exception) qu'il remplace de plus en plus librement et large-

ment, grâce à son caractère indéterminé et vague (Référovskaja, 151). Les motifs qui poussent l'usager à employer **on** à la place des autres pronoms personnels peuvent être différents; **on** peut être employé par modestie, par ironie, par orgueil, par mépris, etc.

Les interférences les plus régulières s'effectuent entre **on** et **nous** (tant inclusif qu'exclusif), surtout dans le langage parlé-populaire et enfantin. Ce qui, au XX^e siècle, frappe grammairiens et critiques, c'est le choix que le public fait d'un emploi particulier de **on** et le succès grandissant de ce pronom. Dans le langage populaire, en effet, **on** a, ni plus ni moins, remplacé le pronom **nous** (Doppagne, 159). Si le pronom **nous** est encore employé, c'est pour renforcer **on**, qui est devenu le vrai sujet, c'est-à-dire, celui qui détermine la forme du verbe. Lorsque l'enfant dit: **on va jouer**, il emploie une formule plus évasive que **nous allons jouer**, poussé par le désir d'esquiver sa responsabilité. Le langage parlé-familier et populaire, à en juger par les exemples tirés des pièces et romans modernes, abonde en **on** employé avec la valeur de **nous**:

1. Venez, **on** va lui parler (Pagnol, 113). **On** = nous.
Ici **on** est inclusif (**on** = moi et vous).
2. **On** s'est d'abord rencontré dans les granges (Duras, 79). **On** = nous, cependant dans cet exemple **on** est exclusif: **on** = moi et lui.
3. **Nous**, **on** ne savait pas (Pagnol, 171).

Le dernier exemple reflète bien la tendance du français parlé contemporain à se débarrasser définitivement des terminaisons verbales et à généraliser la forme unifiée sans flexion auditive. (La première personne du pluriel est, avec la deuxième, la plus difficile de la conjugaison du présent). Donc, dans le langage parlé, surtout populaire et familier, aux facteurs psychologiques s'ajoute une raison de forme (Référovskaja, 151); Doppagne, 159). A. Doppagne, F. Brunot, G. Mauger, M. Cohen et d'autres témoignent qu'on entend même à Paris dans le langage familier des phrases comme celle-ci où **on** est substitué à **nous**:

On a du pain pour nos vieux jours
(= **nous** avons du pain...) (Brunot, 277).

On n'a pas gardé les cochons ensemble
(= **nous** n'avons pas gardé les cochons...) (Mauger, 152).

Et le peuple dit:

On prend notre café tous les midis (Mauger, 152).
Qu'est-ce qu'**on** boit? Où va-t-**on** demain? Qu'est-ce qu'**on** fait ce soir?
On a bien rigolé.

Et pour renforcer le **on**:

Nous, le dimanche, **on** s'amuse toujours! **Nous**, **on** va à la mer, et vous?
(Doppagne, 159).

Le verbe reste en singulier, et l'extraordinaire extension de cette façon de parler entraîne la disparition progressive de la première personne du pluriel: buvons, faisons, amusons, allons.

D'après M. Cohen dans le style familier et populaire **on** peut observer la démarche inverse: le **on** indéterminé est remplacé par la deuxième personne:

Si **vous** faites une erreur (= si **on** fait une erreur), il faut la rectifier tout de suite.

Pop. Si **tu** t'es gourré, t'as qu'à recommencer (= si **on** se trompe, **on** n'a qu'à recommencer) (Cohen, 70).

Le pronom **on** remplace assez souvent dans le langage parlé, familier la deuxième personne du singulier **tu**. Cet emploi de **on** est familier et indique une certaine désinvolture (Moren, 47). **On** dit souvent s'adressant à un enfant: **On** a été bien sage? (= **tu** a été bien sage?). Ou bien, par exemple:

Elle leva sa voile et murmura:

– Eh bien, **on** ne m'embrasse pas? (emprunté à Moren, 47) (= **tu** ne m'embrasses pas? ou peut-être: **vous** ne m'embrassez pas?)

Moren a remarqué que cet emploi familier de **on** est pourtant rare lorsqu'on s'adresse à une ou plusieurs personnes qu'on vouvoie.

Un ami de G. Duroy avant le duel lui demande:

– Ça va bien?

– Oui, très bien.

– **On** est calme? (= **Tu** es calme?)

– Très calme (Maupassant, 113).

L'emploi de **on** à la place de la deuxième personne est parfois ironique, par exemple:

– Eh bien! petite, est-**on** toujours fâchée? (Maupassant, 92) (= es-tu toujours fâchée?)

Quand **on** remplace **vous** dit “de politesse” il implique la supériorité:

Vous, Narcisse, approchez,

Et **vous**, qu'**on** se retire (Racine, Britannicus, vers 372); (= et **vous**, gardes, retirez-vous). **Qu'on** se retire traduit **retirez-vous** avec la nuance péjorative.

Ou bien ce **on** peut exprimer une nuance spéciale de respect. Antiochus parle à Bérénice très respectueusement:

Je vois que **Pon** m'écoute avec moins de regret. C'est moins brutal que de dire: Je vois que **vous** m'écoutez.

Donc, dans les deux derniers exemples le pronom **on** prend la forme de la deuxième personne du pluriel, et peut être considéré comme **vous** “de politesse, c'est-à-dire, dans le cas où les remarques s'appliquent accidentellement à la personne qu'on interpelle.

L'emploi du pronom **on** avec la valeur de la première personne du singulier **je** est moins répandu que **on** avec la valeur de **nous**. Le plus souvent **on** est employé à la place de **je** par modestie ou fausse modestie d'une présentation anonyme:

Au temps qu'**on** écrit cette histoire... (Voltaire, emprunté à Référov-skaïa, 151).

F. Brunot dit que “le **moi** est haïssable”. Pour éviter de se mettre en avant, au nominal personnel les raffinés substituaient fort souvent l'indéterminé **on**, qui, étant plus vague, ne choque pas (Brunot, 276). C'est ainsi que Bélise minauda, faisant de la prétention dans sa modestie affectée:

Il suffit que **Pon** est contente du détour,
Dont s'est adroitement avisé votre amour,
Et que, sous la figure où le respect l'engage,

On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,... (Molière, Femmes savantes, 313) (= il suffit que **je** suis contente du détour, ... je veux bien...).

La substitution de **on** à **je** dans les préfaces et les ouvrages scientifiques s'explique par les mêmes raisons:

On a divisé cette étude en plusieurs parties.

On a recherché tous les exemples de la forme analysée dans le texte examiné.

Ici **on** = **je** = **nous**.

Dans de tels cas pour éviter l'emploi de **je** s'emploie aussi **nous** "de modeste". F. Brunot cite des mots de R. P. Bouhours, grammairien célèbre: "Il y a des occasions où il est plus poli et plus modeste de se servir de **on**, en parlant de soi-même, que de se servir de **je**" (Brunot, 276). A ce propos une dispute s'éleva même avec les jansénistes. Saint Réal, dans "La Critique" répondait à Bouhours que **on** des jansénistes se justifiait parce qu'ils étaient plusieurs à faire leurs ouvrages, mais que lui, parlant de lui-même en **on**, était insupportable, que cela était une espèce de pluriel équivalent au **nous** dont se servent les rois et les autres puissances (Brunot, 276).

En disant cela Saint Réal avait raison parce que **on** à la valeur de **je** s'emploie aussi pour exprimer la vanité, l'orgueil de la personne qui parle. Par exemple, un des héros de "Notre-Dame de Paris" de Victor Hugo dit dédaigneux:

On a un frère archidiacre et imbécile (= j'ai un frère archidiacre et imbécile) (emprunté à Brunot, 276).

Le pronom **on** peut avoir la même valeur dans le langage parlé de nos jours, par exemple:

Le boulanger, indigné, demande:

- Et puis alors, où seraient-ils en ce moment?

Le marquis, orgueilleux, répond:

Ça, **on** n'en sait rien (Pagnol, 93), (= ça, **je** n'en sais rien).

Dans une famille d'ouvriers la mère enceinte dit:

En tout cas **on** se repose (Rochefort, 62).

Et l'homme du peuple, un berger, dit:

Au moins donne-moi la fougasse qu'on la goûte (Pagnol, 67) (que je la goûte).

Ici **on** exprime le même désir d'intensifier un ordre en donnant une forme collective au **je**, comme le fait un professeur en disant aux élèves: **On** vous a dit de travailler.

Donc, l'emploi du pronom **on** que les grammairiens rangent parmi les indéfinis est un des traits particuliers du français contemporain, surtout parlé (familier et populaire). Il tient une place à part dans le système des pronoms, étant apte à servir de synonyme à d'autres pronoms personnels. Comme il peut se substituer à n'importe quel pronom personnel, une telle gamme de possibilités et surtout sa valeur tellement "personnelle" ne témoignent-elles pas en faveur de l'accession de **on** au rang des pronoms personnels? M. Cohen s'étonne qu'on trouve le pronom **on** encore classé au chapitre des indéfinis alors qu'il y a tant de raisons de le transférer aux pronoms personnels (Cohen, 71). C'est pourquoi plusieurs savants (Référovskaja, 151; Doppagne, 160) expriment l'opinion que **on** devient petit à petit, le pronom personnel "par excellence", marquant la "personne en général". En plus, nous avons vu que le problème du pronom **on** fait partie du problème général beaucoup plus large, celui de l'é change des personnes.

LITTERATURE UTILISEE

Brunot, F. *La pensée et la langue*. Paris, 1948.

Cohen, M. *Encore des regards sur la langue française*. Paris, 1966.

Doppagne, A. *Trois aspects du français contemporain*. Paris, 1966.

Grevisse, M. *Le bon usage*. Paris, 1964.

Mauger, G. *Grammaire pratique du français d'aujourd'hui*. Paris, 1968.

Moren, M., Tétérevnikova, N. *Stylistique française*. Moscou, 1970.

Référovskaja, E., Vassiliéva, A. *Essai de grammaire française*. Ip. Léningrad, 1973.

ABBREVIATIONS

- Camus, A. *L'étranger. La peste*. Moscou, 1969.
Duras, M. *Hiroshima mon amour*. Paris, 1960.
Maupassant, Guy de. *Une vie*. Moscou, 1974.
Maupassant, Guy de. *Bel-Ami*. Moscou, 1981.
Pagnol, M. *La femme du boulanger*. Paris, 1976.
Rochefort, Ch. *Les petits enfants du siècle*. Paris, 1961.

IVARDŽIO *ON* VARTOJIMAS DABARTINĖJE PRANCŪZŲ KALBOJE

Nijolė Regina Teiberienė

Re z i u m ė

Tradicinės gramatikos įvardį *on* priskiria prie asmeninių nežymimųjų įvardžių, kurie nurodo tiksliai neapibrėžtą ar nežinomą asmenį. Tačiau, kaip matome iš pavyzdžių analizės, *on* gali būti bet kurio asmeninio įvardžio sinonimas. Dabartinėje prancūzų, ypač šnekamojoje ir liaudies, kalboje pastebima tolydžio ryškėjanti tendencija pakeisti visus be išimties asmeninius įvardžius įvardžiu *on*, ypač *nous*, reiškiantį pirmą daugiskaitos asmenį, t. y. *mes*.

Vilniaus universiteto
Prancūzų filologijos katedra

Įteikta
1997 m. gruodžio mėn.